CENTRE DE FORMATION CARDIJN

Darwinismes et créationnismes

Partie 1 : Quand la Bible devient un traité scientifique…

Analyse 8 – Novembre 2010

Centre de Formation Cardijn asbl – Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 NAMUR (Belgique) – Tél./fax : 081/23 15 22 – info@cefoc.be – www.cefoc.be

Avant-propos

Créationnisme contre darwinisme : un débat de longue date, que Vanessa Della Piana, collaboratrice au Cefoc, propose de revisiter à travers une analyse en deux temps. Cette double analyse a été inspirée par les questions de sens qui ont traversé un week-end de formation proposé par le Cefoc, sur le thème : « *Darwin ou les Écritures : qui croire ?* ». Dans un premier volet, il s'agira de problématiser ce débat qui dichotomise et voit s'opposer science et foi. Entre Darwin et les Écritures, s'agit-il bien de choisir l'un *ou* l'autre, d'opter pour une vérité donnée ? Le « ou » peut-il être remplacé par le « et » ? L'auteur développe l'idée qu'une articulation est possible entre science et foi, mais à la condition de ne pas confondre les genres, et donc pas à la manière du créationnisme moderne. L'analyse développe en quoi celui-ci a versé dans une perversion particulière « d'articulation » science-foi, avec la théorie de l'*Intelligent Design*.

Introduction

Le créationnisme moderne s'infiltre progressivement hors de son berceau, les États-Unis, jusqu'à faire des émules en Europe. On en veut pour preuve « *Le visage de Dieu* », dernier livre des frères Bogdanov, auteurs controversés qui se targuent de diplômes scientifiques. Véritable ode à un créationnisme doux, leur ouvrage se pare des plus beaux atours scientifiques pour mêler métaphysique et physique, remportant un succès médiatique certain. C'est que le créationnisme n'est plus l'apanage de l'Amérique, mais il gagne du terrain aussi sur le continent européen, et même dans la France des Lumières et de Descartes. Allant jusqu'à faire douter du bien-fondé de la science et de ses théories de l'évolution, Darwin en tête.

Mais qu'est-ce au juste que le(s) créationnisme(s) ? Et le(s) darwinisme(s) ? Dans un premier volet, il s'agira de définir les termes du débat qui les oppose. Nous nous attarderons sur la nouvelle forme que le créationnisme adopte de nos jours : la théorie du Dessein Intelligent. Nous verrons en quoi cette théorie propose une articulation entre science et foi pour mieux asseoir l'influence obscurantiste du créationnisme.

Et si le créationnisme nous interpelle, jusqu'à pénétrer en Europe, c'est sans nul doute qu'il pose la question de la Vérité : entre Darwin et les Écritures, qui croire ? Mais ce débat, bien qu'essentiel, ne doit pas nous amener à occulter des enjeux qui doivent nous interpeller tout autant, peut-être même davantage. Se focaliser sur la question de la Vérité, n'est-ce pas courir le risque de provoquer des polarisations qui éloignent des questions fondamentales ? En effet, derrière les attraits du débat autour de la Vérité, quels sont les enjeux et les menaces du créationnisme moderne ?

Pour y réponde, nous ne pourrons pas faire l'économie d'une mise en perspective géopolitique. Nous démontrerons en quoi le créationnisme défend une position éminemment politique. Il est essentiel d'en cerner les contours pour mieux en comprendre la portée. Dans un second volet, ce sont ainsi les enjeux du débat «darwinisme versus créationnisme» qui seront discutés.

De l'origine des conflits…

C'est depuis la publication du livre de Darwin (*De l'Origine des espèces*, 1859) que la théorie de l'évolution a fait l'objet d'attaques de la part de certains mouvements religieux. La première

guerre juridique déclarée aux partisans de la théorie darwinienne s'est déroulée à Dayton (États-Unis) en 1925 et fut appelée « le procès du singe » : un professeur de sciences naturelles avait été accusé d'avoir enseigné la théorie de l'évolution à ses étudiants, selon laquelle l'homme descend du singe. Ce procès, qui a connu un grand retentissement, est toujours évoqué aujourd'hui dans ce qui oppose, aux États-Unis, la théorie de l'évolution et le créationnisme.

Pour comprendre les scandales qui ont entouré l'émergence d'une théorie évolutionniste, revenons un instant sur le contexte de son émergence. L'étonnante diversité des espèces s'expliquait alors de deux manières : soit elles avaient été formées telles quelles, avec des structures stables, soit elles avaient évolué dans le temps à partir d'une souche unique. La première solution, conforme au récit biblique, est dite fixiste. Mais quid des espèces disparues, connues grâce aux fossiles ? La seconde, dite transformiste, était presque hérétique à l'époque de Darwin car non conforme au récit de la Genèse. On n'avait jamais vu d'espèce se transformer en une autre, et d'ailleurs, quelle en aurait été la raison ? À moins d'un plan divin de développement, thèse aujourd'hui défendue par le nouveau créationnisme (avec l'*Intelligent Design*).

C'est dans ce contexte que Darwin apportait une réponse novatrice avec l'idée de sélection naturelle. En se basant sur quantité d'observations scientifiques et sur des travaux antérieurs (dont ceux de Lamarck), Darwin émet l'idée que l'existence d'espèces distinctes ne résulte pas d'un quelconque plan divin, mais plutôt d'une loi purement mécanique, d'élimination et de préservation de certains individus.

Les darwinismes et les créationnismes

Afin de mieux cerner les termes du débat qui les oppose, il importe de définir ce que sont le créationnisme et le darwinisme. Ou plutôt *les* créationnismes et darwinismes, car ils ont tous deux été traversés par différents courants. Cette mise en perspective permettra de mieux comprendre que le débat « science-foi » n'est pas le même débat que celui qui oppose darwinisme et créationnisme, loin s'en faut !

Bien qu'ayant connu un succès florissant, la théorie darwinienne n'a jamais fait l'unanimité[1]. Si elle a eu l'avantage d'asseoir le bien-fondé de l'évolutionnisme, c'est surtout l'idée de sélection naturelle qui a fait l'objet des critiques de la communauté scientifique. Parmi les faiblesses relevées : comment l'accumulation de variations pouvaient-elles être à la base de nouvelles espèces ? Comment l'hérédité transmet-elle ces variations sans qu'elles ne se diluent ? La génétique du début du XXe siècle a travaillé ces questions en se plaçant hors de la théorie de sélection naturelle. Mais dès 1920, des généticiens de la population établissent la pertinence de la sélection naturelle sur la variabilité génétique. Une théorie « synthétique » de l'évolution prend alors forme. Les paléontologues ont contribué, par la suite, à réalimenter le débat autour de la sélection naturelle, en avançant une thèse neutraliste : les mutations seraient conservées sans être sélectionnées. Si le néodarwinisme évoque plutôt de légers changements progressifs du génome, en 1972, Gould met en question le « gradualisme », en émettant la théorie des « équilibres ponctués » : les spéciations n'interviennent qu'en moment de crise. Dès lors, l'évolution des espèces n'est plus perçue comme graduelle mais comme faisant suite à des explosions de mutations. Aujourd'hui, la communauté scientifique est en recherche de mécanismes non-génétiques.

On constate facilement, par ces quelques explications, combien la théorie de l'évolution est loin d'être une théorie figée, et que la théorie initiale de Darwin couvre en réalité *des* darwinismes. La science de l'évolution reste donc une connaissance inachevée, même si sa structure reste fondamentalement darwinienne.

---

[1] Entre autres, il fut souvent reproché à Darwin que sa théorie de la sélection naturelle ait été reprise comme argument par l'eugénisme et l'ultralibéralisme. Or, le savant ne s'est jamais posé comme penseur ni philosophe ni politique. Il était surtout animé par la volonté de faire œuvre scientifique, par une démonstration factuelle que la transformation du vivant était bel et bien possible, et qu'elle pouvait procéder de principes naturels et non divins.

Mais le créationnisme, fondamentalement, rejette toute théorie de l'évolution, jugeant qu'elle est incompatible avec la croyance en la création de l'Univers et des organismes vivants par un être transcendant. Le « mouvement créationniste », qui revendique cette position, est issu pour l'essentiel des milieux fondamentalistes protestants, mais remporte un certain succès aussi dans les milieux catholiques et musulmans les plus radicaux.

En matière de créationnisme aussi, diverses formes (co)existent. Le créationnisme « jeune terre » interprète à la lettre les textes de la Genèse, et affirme que l'Univers a été créé il y a environ 6000 ans. Ce créationnisme revendique une forme de « fixisme » (doctrine selon laquelle les espèces vivantes sont stables). Le créationnisme « vieille terre » admet plutôt que l'Univers est plus ancien, mais nie le phénomène d'évolution biologique. Une forme plus récente de créationnisme accepte une évolution qui serait dirigée par une entité supérieure : c'est la théorie de l'*Intelligent Design* (ID) ou Dessein Intelligent.

L'*Intelligent Design*, ou comment faire croire à la fin des conflits sciences-foi

Voilà qui aurait pu réconcilier science et foi : l'évolution existe, est acceptable, mais elle est tournée vers une fin dictée par un plan divin. C'est bien là la théorie du Dessein Intelligent, néocréationnisme « doux », qui fait mine de ne pas nier l'évolution, mais qui la perçoit comme dirigée par une volonté divine. L'*Intelligent Design* (ID) revendique donc un certain finalisme.

Depuis une dizaine d'années, les créationnistes ont adopté cette stratégie plus subtile, revêtant une apparence scientifique. Ils ne rejettent pas le fait que les espèces vivantes aient évolué, mais affirment que le monde vivant est si complexe et parfait qu'il ne peut résulter que de l'action d'une intelligence supérieure (Dieu ou une autre entité), qui aurait conçu les premiers êtres vivants et guidé leur évolution. Alors que les scientifiques avancent la théorie de l'évolution qui pose un hasard au départ de l'Univers, l'ID avance une explication de l'Univers qui pose une force supérieure comme créatrice. Cette astuce rhétorique, qui laisse penser qu'on n'oppose plus science et religion, a permis aux créationnistes contemporains de se prétendre eux-mêmes des scientifiques. Leur discours ne s'oppose plus si clairement à celui de la science, mais le récupère pour s'octroyer plus de crédibilité.

Comme argument de base, les néocréationnistes avancent que la révélation biblique est un fait objectif et que, par conséquent, tous les faits relatés dans les Écritures sont tout autant objectifs. Ils doivent donc prendre le pas sur les explications qui ne cadrent pas avec eux. Par exemple, les datations radioactives (qui ont permis aux scientifiques de dater l'âge de la Terre) ne seraient pas des méthodes scientifiques recevables, puisque la Terre (dans les Écritures) est plus jeune que ce que ces méthodes nous affirment !

L'offensive créationniste s'exerce surtout au niveau éducatif. Pour mieux subvertir les données scientifiques, les créationnistes américains ont été jusqu'à créer leur propre musée, en 2007, utilisant les apparences d'une méthode scientifique. Un organisme, « Answers in Genesis » (« Réponses dans la Genèse ») a ouvert ce « musée chrétien de la Création », qui permettrait aux croyants de mieux saisir la relation entre science et Bible. Le musée propose ainsi un parcours à travers l'histoire biblique, en exploitant toutes les technologies du multimédia, pour expliquer au visiteur la « vérité » sur la création du monde et sur ce qui doit fonder notre manière de vivre en société. Plus encore, l'influence créationniste pénètre le champ éducatif à travers les programmes scolaires. Dans plus d'une vingtaine d'États, des militants fondamentalistes ont introduit des mesures pour défendre l'idée que Darwin n'est pas infaillible, et pour décrédibiliser le travail scientifique. Ainsi, des mises en garde sont-elles apposées sur les manuels de biologie : sur une étiquette, l'étudiant peut lire que l'évolution n'est « pas un fait, mais une théorie », à approcher donc avec circonspection !

Pour les créationnistes, les textes de la Genèse auraient donc préséance sur les données scientifiques. C'est là bien évidemment une prémisse fort discutable ! L'hypothèse de l'ID fait appel à une explication surnaturelle pour rendre compte de la complexité du vivant : de ce fait, elle ne peut être ni validée ni invalidée par des expériences ou des observations et sort donc de tout cadre scientifique.

Mais il est évident que l'argumentaire créationniste cherche moins à fournir une explication scientifique qu'à discréditer la théorie de l'évolution, en exploitant les limites de celle-ci et en faisant de la désinformation. La théorie de l'ID est d'autant plus pernicieuse qu'elle vise à

subvertir la science plutôt qu'à la heurter de front. En effet, elle attaque la science en la traitant de religion, c'est-à-dire de « croyance en de pures hypothèses », qui ne seraient ni démontrées, ni démontrables de façon suffisamment valide. Ainsi, les tenants de l'ID affirment que la science est une croyance puisqu'elle ne peut apporter de preuve définitive de ce qu'elle avance. Nous l'avons vu plus haut, la théorie de l'évolution fait encore l'objet de recherches et de certaines remises en question par la communauté scientifique : voilà l'une des « failles » que ces nouveaux créationnismes exploitent allègrement.

Au-delà d'une négation des sciences exactes, la négation des sciences humaines

Outre le fait de galvauder tout le travail scientifique, le créationnisme balaye d'un revers de la main plus de deux cents ans de recherches en études bibliques, en théologie et en sciences humaines. L'archéologie et l'anthropologie ont mis en évidence la distance culturelle qui nous sépare des peuples de l'époque des Écritures. Leurs représentations du monde sont loin de correspondre aux nôtres, c'est bien l'une des démonstrations les plus évidentes des sciences humaines ! Le Déluge, si souvent invoqué par les thèses créationnistes, est un récit qui ne peut être pleinement saisi si l'on fait fi de la représentation du monde qu'en avaient les auteurs de l'époque, autant que de la richesse des symbolismes qui foisonnent dans les Écritures. Les créationnistes, d'hier comme d'aujourd'hui, tombent dans le piège de la lecture littérale et non contextualisée des textes bibliques : ils lisent ces textes selon leurs propres catégories mentales et y projettent une vision du monde moderne. Il est bien plus vraisemblable que les auteurs des Écritures aient voulu transmettre leur vision de leur rapport à Dieu et au monde, dans un genre littéraire bien particulier, plutôt que de vouloir décrire scientifiquement les origines du monde. C'est tout à la fois une proposition et une recherche de sens qui est renfermée dans les Écritures, et non une description scientifique du monde. Or, les créationnistes entretiennent une confusion des genres, en mêlant la culture du « comment » à celle du « pourquoi » de l'aventure humaine.

Nous en voulons pour preuve la présence de deux récits de la Création dans la Bible[2]. Le premier récit qui ouvre la Bible a été rédigé entre 400 et 500 avant J.-C., soit plusieurs siècles après le récit qui est placé en second lieu. Les deux récits sont écrits dans des styles littéraires différents : tantôt une hymne en prose, tantôt un récit. Il s'agit en réalité de deux perceptions de Dieu, offrant des conceptions cosmologiques différentes, qui sont historiquement et culturellement situées : les auteurs de ces textes ont écrit en étant inspirés par leur propre façon d'être au monde à l'époque. Or, une réalité qui serait absolue, comme le défendent les créationnistes, ne débuterait qu'une seule fois…

Lire les textes bibliques, c'est donc nécessairement se poser la question essentielle du rapport de l'homme au monde. C'est ce que nous a appris une révolution qui s'est opérée dans les dernières décennies : la Bible n'étant plus seulement l'apanage de l'Église mais étant devenue une œuvre littéraire majeure, elle a été étudiée en tant que patrimoine de l'humanité. La Bible a été considérée comme une œuvre littéraire humaine et, en tant que telle, comme un objet d'étude. Des chercheurs ont dès lors interrogé ce texte en lui posant des questions que certains croyants n'auraient peut-être pas osé lui poser… Le travail exégétique est, à ce titre, exemplaire. Pour éviter toute « colonisation » du texte, il reste vigilant quant à tous les indices qui laissent transparaître le monde culturel de l'époque. L'historicité du texte est prise en compte. L'exégète utilise ainsi des méthodes modernes pour décrypter les textes : il formule des hypothèses et cherche à les étayer, par des recoupements, des remises en contexte, qui procèdent de « tâtonnements expérimentaux » successifs et rigoureux. Les connaissances, les interprétations qui résultent de ce travail sont toujours susceptibles de remises en question, en fonction des nouvelles avancées, notamment dans les sciences humaines ou les découvertes archéologiques.

Ce qui s'approche furieusement du travail en sciences exactes : au départ d'un questionnement, une hypothèse initiale est formulée et est étayée en procédant par

[2] Bien d'autres textes bibliques évoquent encore différemment l'acte créateur, en dehors du récit de la Genèse (Prophètes, livres de Sagesse et Psautier).

expérimentations, observations, modélisations… L'analyse des résultats ainsi obtenus est confrontée à l'hypothèse de base, pour structurer les connaissances. Celles-ci peuvent être réinvesties, elles sont susceptibles d'évolutions. C'est que la science elle-même a connu de profonds bouleversements de conceptions depuis la première moitié du XXe siècle. Les découvertes se multipliant, s'accélérant avec les avancées des technologies notamment, le monde scientifique est traversé aujourd'hui par l'impression que les fondations de la connaissance ne seront jamais atteintes et pousseront toujours les chercheurs vers l'avant. Comme l'affirme le théologien R. David (2001), notre rapport au cosmos n'est plus le même. Auparavant, une conception mécanique du réel laissait croire que tout était prévisible. Cette conception connaît aujourd'hui de nombreuses remises en question. Les sciences humaines, comme les sciences exactes, sont davantage vues comme « provisoires » (avec Popper, notamment) : elles sont en questionnement perpétuel. Le grand philosophe Jean Ladrière va même jusqu'à introduire une conception modeste de la science, qui est connaissance critique, et qui présente intrinsèquement des limites (dont celles liées aux conditions d'expérimentation).

Peut-on dès lors affirmer que le créationnisme exploite les « failles » des sciences ? Car les scientifiques eux-mêmes (excepté les plus fondamentalistes, minoritaires, comme il en existe dans le champ religieux) affirment qu'ils sont en recherche. De même que l'exégète assume qu'il y a questionnement perpétuel dans son travail. C'est là non pas leur faille, mais bien leur force d'honnêteté intellectuelle. Ce que le créationnisme exploite, c'est certainement plutôt les failles d'individus en perte de repères, en proie à des angoisses existentielles : il est sans doute plus rassurant d'avoir une vérité unique, stable et fixe à laquelle se raccrocher, plutôt que d'être en quête de vérité. Assumer qu'une part de l'existence (passée, présente comme à venir) n'est pas complètement maîtrisable n'est pas évident, surtout dans une société qui cultive le champ des réponses plus que celui des questions.

Les chrétiens sont-ils voués à être créationnistes ?

Pour les créationnistes, sans la croyance en la Création, telle que décrite dans la Genèse, le christianisme s'effondre. Or, la plupart des chrétiens ne fondent-ils pas leur foi sur bien d'autres messages que ceux délivrés dans la Genèse ? Le créationnisme traite la science de philosophie, car toujours en recherche. Dans ce cas, ne pourraient-ils pas traiter également la foi de philosophie ? Car la foi, n'est-ce pas une quête permanente, provoquant tout autant une réflexion sur soi que sur le sens de l'existence ? Les chrétiens sont en recherche de sens, les scientifiques en recherche de connaissances. P. Gisel (2001) va jusqu'à évoquer une « odyssée » de la foi : la théologie chrétienne ayant toujours entrepris de « remettre sur le métier » sa compréhension de l'humain et du monde, pour repenser son propre discours.

Si cette proposition mériterait une réflexion qui dépasse largement l'objet de cette analyse, elle soulève néanmoins une question centrale : n'est-ce pas la quête qui est essentielle et non l'imposition d'une réponse absolue, à la manière créationniste ?

C'est finalement la question de la Vérité qui est ici fondamentale, autant dans le champ des sciences que dans le champ de la religion. Trois positions sont possibles à cet égard :

- la Vérité existe et peut être atteinte : cela peut mener à l'intolérance, à la fermeture, voire à l'aliénation mentale. La Modernité des Lumières a pu adopter cette vision : une foi absolue en la raison, qui consentait, seule, l'accès au Beau, au Bien, au Vrai.
- la Vérité n'existe pas : cela mène au relativisme absolu. Aucun discours n'est contestable, tous sont autant acceptables. La Post-Modernité, à plusieurs égards, a pu verser dans cette vision de la Vérité.
- la Vérité est un horizon, un principe régulateur. Ce qui ouvre à un possible respect du point de vue de l'autre, tout en autorisant la remise en question.

Voilà qui est le propre de la Modernité réflexive, ou critique : le pluralisme de la rencontre problématise la question de l'existence, plutôt que de chercher à la solutionner à tout prix, de manière définitive et unilatérale…

Le créationnisme : une articulation entre science et foi ?

Ni le savoir ni le croire n'ont été investis de la même manière à travers les âges. Une très brève remise en perspective permettra de s'en apercevoir.

Dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, le monde était perçu comme synthétique : la substance et la qualité étaient indissociables (par exemple, la pierre retombe sur la terre non pas à cause de la gravitation, mais parce que c'est là son lieu d'origine). La vision cosmologique était donc intégrée. Les Temps modernes brisent cette vision : la connaissance devient plus expérimentale et mathématique. L'homme est libéré d'un cosmos intégré (la pierre tombe à cause des lois de la gravitation, propriété observable, mesurable). Aux débuts de la Modernité, la science est analytique, régie par des lois mécaniques. La nature est perçue comme inhabitée par un dieu, elle est objectivée. S'il y avait un créateur, il était renvoyé au commencement (il a créé les rouages de la mécanique, au départ, tel un « grand horloger »). C'est l'idée que reprend à son compte le néocréationnisme.

Ce mouvement cherche aujourd'hui, de façon explicite, à établir un pont entre la science et la religion. Est-ce louable, dans un monde réflexif tel que nous venons de le dépeindre ci-dessus ? Bien entendu, mais certes pas de la manière dont ce mouvement le suggère ! En effet, on perçoit combien le créationnisme est une négation de la Modernité réflexive : au lieu d'assumer l'inévitable complexité du monde, il cherche à réduire le questionnement, en donnant des réponses fixistes, simplistes et absolues. Si science et foi sont reliées dans la thèse créationniste, c'est pour assujettir la première à la seconde. Il n'y a pas dialogue entre l'une et l'autre, mais bien perversion de l'une *et* de l'autre.

Si science et foi sont perverties dans le créationnisme, c'est qu'elles sont dénaturées dans leurs finalités comme dans leurs contenus. En effet, ni l'expérience religieuse ni les textes bibliques ne sont des faits objectifs : la Bible a été écrite avant tout par et pour les membres des premières communautés de croyants, pour exprimer une relation avec le divin et non pour exposer les origines du monde. La Bible est donc porteuse d'une sagesse, mais pas d'un traité scientifique. Science et foi ne sont pas opposées, elles sont simplement différentes : la science tente de décrire le monde grâce à des modèles explicatifs ; la foi vise à proposer un sens à l'existence… Autrement dit : l'une pose surtout la question du « comment », l'autre, la question du « pourquoi ».

Bien que différentes, science et foi doivent présenter ce point commun qui reste essentiel : accepter d'être en recherche. C'est certainement le seul moyen d'éviter de sombrer dans les pièges des « -ismes » qui sont si dangereux dans leur volonté absolutiste. Quel que soit le champ dont ils sont issus, tous les fondamentalismes et les intégrismes sont nocifs et présentent le risque de délaisser l'esprit de recherche et d'ouverture au monde au bénéfice d'un esprit prosélyte. Le créationnisme est sans nul doute l'un de ces « -ismes » qui enferment l'individu dans une bulle rassurante mais piégeante. Comme l'affirme P. Gisel (2001), l'existence d'autres perspectives sur le même objet (comme la question des origines) empêche un auto-enfermement et une idéologisation interne.

Les Écritures ne sont pas la réponse absolue aux questions sur l'origine et du pourquoi de la vie, mais cela ne doit pas empêcher de continuer à avoir foi en Dieu, en un mystère. Nous quittons alors le registre de l'explication causale, pour entrer dans celui du questionnement, en s'ouvrant à une possible transcendance. Les créationnistes, à l'inverse, cherchent à décrédibiliser la science, à l'assujettir, au profit d'une vérité radicale qui ferait office de preuve et non pas d'adhésion.

En conclusion

Nous venons de démontrer en quoi le créationnisme, avec sa nouvelle théorie du Dessein Intelligent, constitue un véritable dogme, aux antipodes d'une articulation science-foi qui soit respectueuse et honnête sur le plan intellectuel. Un dogme qui, en outre, est injecté dans une société multiculturelle où la science est très largement diffusée et qui prône plutôt le dialogue, l'ouverture, le questionnement. Il y a donc là un décalage culturel dangereux. Par le biais de manipulations ingénieuses, le discours créationniste contribue ainsi, pour les plus jeunes a fortiori, à construire une identité qui se place non seulement à contre-courant, mais aussi en

opposition avec le reste de la société. Voilà certainement l'un des dangers du créationnisme moderne…

Dans une prochaine analyse, intitulée « Quand la Bible devient un allié politique », nous verrons combien les manipulations du discours scientifique, détaillées précédemment, recèlent des enjeux majeurs sur le plan géopolitique aux États-Unis, berceau du créationnisme moderne. Nous verrons en quoi les positions religieuses créationnistes s'avèrent intimement liées à des intérêts politiques et économiques et constituent une véritable manipulation des masses au service de la mise en place d'un certain pouvoir.

Vanessa Della Piana,

collaboratrice au Cefoc

Pour aller plus loin

Robert DAVID, *Quand notre rapport au cosmos n'est plus tout à fait le même,* dans *Érudit, Théologiques*, vol. 9, n° 1, 2001, pp. 3-15.

Pierre GISEL, *La théologie face aux changements des représentations du cosmos : Quelle odyssée et pour quitter quels héritages ?, dans Érudit, Théologiques*, vol. 9, n° 1, 2001, pp. 17-48.

Nicolas JOURNET, *Charles Darwin. Aux origines d'une idée,* dans *Sciences humaines,* n° 202, mars 2009.

Thomas LEPELTIER, *Les habits neufs du créationnisme,* dans *Sciences humaines*, n° 168, février 2006.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. *Regards sur l'expérience personnelle et en groupe :*
   a. Selon vous, qu'est-ce que le créationnisme ? Qu'est-ce que le darwinisme ? Dans quel cadre en avez-vous déjà entendu parler ?
   b. Vous sentez-vous plus proche du créationnisme ou du darwinisme, vous sentez-vous plus en accord avec l'un ou l'autre ?
   c. Qu'est-ce qui vous pose question sur chacun de ces deux courants ?
2. *Lecture du texte*
3. *Réactions :*
   a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
   b. Vous permet-il de mieux comprendre ce qu'est le darwinisme, le créationnisme ? Qu'en diriez-vous à présent ?
   c. Qu'est-ce que vous trouvez important à retenir, pour vous, pour votre vécu, votre recherche, vos engagements, vos pratiques ?